

Un regard rétrospectif sur l'immanence

Alessandro ZINNA



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet-décembre 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Alessandro Zinna est professeur de sémiotique et directeur de recherche responsable du groupe Médiations Sémiotiques de l'Université de Toulouse II – Jean Jaurès. Il est Président de l'association CAMS/O gérant les colloques d'Albi. Son champ de recherche va de la sémiotique générale, à la sémiotique des images, des objets et des nouvelles technologies. Parmi ses publications : *Elementi di semiotica generativa*, Bologne, Esculapio, 1991 (introduction d'A. J. Greimas, en collaboration avec Fr. Marsciani) ; *Hjelmslev aujourd'hui*, Bruxelles, Brepols, 1997 ; *Le interfaccia degli oggetti di scrittura*, Rome, Meltemi, 2004 ; *Les Objets au quotidien* (codirection avec J. Fontanille), Limoges, Pulim, 2005 ; “La inmanencia en cuestion”, vol. I-III (codirection avec L. Ruiz Moreno), *Tópicos del Seminario*, n° 31, 32 et 33, 2014-2015 ; “Le dialogue entre la sémiotique structurale et les sciences” (codirection avec J. Fontanille), *Langages*, n° 213, 1/2019.

Pour citer cet article :

Zinna, Alessandro, « Un regard rétrospectif sur l'immanence », conclusions générales à Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 493-509,
[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_27_conclusions>.

Un regard rétrospectif sur l'immanence

Alessandro ZINNA

(Université Toulouse 2 – Jean-Jaurès)

Les trois sections qui composent le projet *L'immanence en jeu* – à savoir, I. Les raisons de l'immanence, II. L'immanence absolue et III. Les stratégies de l'immanence – n'ont pas l'ambition d'un travail collectif planifié pour établir ou statuer, à la manière d'une entrée d'encyclopédie, le sens que nous souhaitons accorder à « immanence ». Les finalités envisagées par cette entreprise avaient été annoncées dès le départ, car il s'agissait plutôt de solliciter la *mise en question* du concept d'immanence en saisissant les inquiétudes qui, au moment de lancer le débat, animaient les chercheurs en sciences du langage. Rassurons le lecteur : aucune tentative unitaire n'est envisagée par ce regard rétrospectif. La seule manière de ne pas faire le point, la seule voie pour sauvegarder ces divergences, étant plutôt celle de reconstruire les *grandes lignes de tensions* relevées au cours des trois sections et qui ont animé le projet qui vient de s'achever.

1. Les lignes de force du débat

Quand la réflexion vise à redéfinir un concept, deux aptitudes, celle philosophique et celle sémiotique, se mélangent car la question du « qu'est-ce que c'est », visant l'*être* d'un phénomène, et celle du *sens*, visant le « comment de la signification », se recomposent au moment d'établir la valeur métalinguistique qu'il faut donner à un concept. Une définition vise à statuer sur « l'être du sens », tout en transformant la question ontologique « qu'est-ce que l'immanence ? » dans l'interrogation sur la signification, à

savoir, « qu'est-ce que nous entendons par *immanence* ? ». On pourrait généraliser ce principe et soutenir qu'au tournant du XX^e siècle la demande sur l'*être* est détournée vers la question du *sens* et que, depuis ce changement de paradigme, depuis la prise de conscience que l'être du phénomène se donne d'abord par sa définition, les théories du langage ont tracé le plus profond sillon dans leur ligne de fuite immanente non seulement dans le domaine des sciences humaines, mais des sciences tout court.

Ainsi la réflexion menée par les 25 chercheurs, provenant de quatre langues romanes différentes, a montré, comme il était prévisible, toutes les facettes qui n'étaient pas visibles au moment de rédiger l'appel à communication. La tâche qui revient à ce regard rétrospectif est d'explicitier ces avancées tout en saisissant, entre les positions des intervenants, les convergences factuelles et les divergences contingentes. Si, à la fin de ce parcours, nous arrivons à unifier les lignes de partage et circonscrire les divergences, nous aurons obtenu un premier résultat non négligeable, car en identifiant son *champ problématique*, nous aurons esquissé le *périmètre* que nous accordons à l'« immanence ». L'identité d'un concept dépendant de son réseau d'oppositions, nous pouvons d'ores et déjà énumérer les lignes de force qui se dégagent de cette visée rétrospective, à partir des oppositions ayant émergé au cours des interventions, des plus prévisibles, telles : *immanence* et *fermeture*, *immanence* et *réalité*, *immanence* et *empirisme*, *immanence* et *transcendance* ; passant par les plus problématiques : *immanence* et *hétérogénéité*, *immanence* et *logique*, *immanence* et *modes d'existence*, *immanence* et *manifestation* ; jusqu'aux moins évidentes : *immanence* et *narration*, *immanence* et *passions*, *immanence* et *stratégies*, *immanence* et *styles de vie*.

Fidèle à la tradition selon laquelle toute opération de synthèse porte à la re-définition d'un concept et, par conséquent, à l'articulation de son champ problématique, dévoilant les faux conflits et les véritables oppositions, le but de ce regard rétrospectif, résumant de façon personnelle les acquis des trois volumes, est de parvenir à une meilleure lisibilité du concept d'immanence.

1.1 *Immanence et fermeture*

Nous avons ainsi constaté que la doxa attribuée à Hjelmslev la limitation à la forme et la fermeture de l'objet. Par une lecture plus attentive des pages des *Prolégomènes* consacrées à l'immanence, la réponse des chercheurs a été plutôt de mettre en évidence la valeur de *procédure* attribuée par l'auteur à l'analyse des objets de langage. Les articles, – de Bordron, Quezada et Blanco, Paolucci, ainsi que mes propres observations – visent

ce dépassement approchant la transcendance des substances par le mouvement qui le porte d'abord à décrire les *invariantes de la forme* et par la suite à aborder la *variabilité des substances*.

Tout en tenant compte des distinctions introduites par Arrivé sur la position plus ouverte de Saussure, à savoir, l'attention portée à la réalité psychologique, une autre critique a été adressée depuis longtemps à l'immanentisme structural : la fermeture de l'objet. Nous pouvons entendre la fermeture dans trois acceptions différentes : fermeture envers les sciences dures, fermeture envers les autres sciences humaines, fermeture envers la vie et l'expérience empirique.

1.2 *Immanence et réalité*

Nous pouvons résumer cette position de la théorie du langage et son repli sur elle-même comme une exclusion de la *réalité* dans les sciences du langage. La problématique du réel, capable de mettre en question l'approche immanente, n'a pas trouvé pourtant de véritable représentant parmi les intervenants des trois volumes¹. Seule la première partie de l'intervention d'Ivan Darrault nous en donne un aperçu et nous permet de reconstruire cette argumentation favorable au dépassement du principe d'immanence en tant que critère de fermeture, privilégiant la forme et l'analyse synchronique en dépit de la substance et de l'analyse évolutive des objets d'étude².

Une intervention sur les liens du langage au réel nous aurait permis d'ailleurs d'aborder une dernière question concernant la relation de la sémiotique aux sciences « dures ». À savoir, le fait que les fondements de la *physique* en ce qui concerne la *matière de l'expression* et de la *bio-physique* en ce qui touche à la *matière du contenu* montrent des points de contact évidents avec l'objet de connaissance des sciences du langage. Bruno Latour avait posé cette question, de façon provocatrice, rappelant que nous ne pouvons pas considérer que tout tient au discours (Latour 1991). Le fait de saisir la transversalité d'une même matière sous l'angle de la pertinence de la réalité physique nous conduit à établir une *relation* entre les niveaux de structuration des différents domaines scientifiques. Si la mise en rapport entre les articulations de la substance est possible avec les autres sciences humaines, la seule unité avec les sciences dures reste en revanche la *matière non analysée*. Et pourtant, les correspondances sont frappantes tant dans le cas de la perception comme dans celui de l'organisation neuronale. La physique s'applique à donner une analyse de la structure matérielle du monde ; à son tour, une branche de la neurobiologie s'attache à décrire la structure des synapses et leur localisation

par l'imagerie tomographique du cerveau. Entre ces deux sciences, le rôle accordé à la sémiotique est celui d'une interface de médiation entre *phénomène* et *noumène*. Tel un Janus bifrons, le rôle assigné à la sémiotique est tourné à la fois vers le monde externe et vers le corps propre. Il faut commencer par constater que dans le cas des sciences dites « dures », il n'y a pas de véritable *transcendance* du plan immanent car la matière est ici vue et approchée sous un angle bien différent par rapport à celui de la signification, qui en revanche est commune à d'autres disciplines sociales, telles que l'anthropologie, la psychologie ou la sociologie, plus proches, elles aussi, du questionnement du sens. Les rapports de la sémiotique aux sciences dures, bien évidemment, ne sont pas de la même nature que ceux reconstruits par Jacques Fontanille dans son *Pratiques sémiotiques*, capables d'intégrer l'hétérogénéité par la mise en relation ascendante ou descendante entre niveaux de signification en y associant, entre autres, la sociologie de Pierre Bourdieu ou l'apport des autres sciences humaines. Dans ce cas – comme dans le cas de la sociologie des pratiques – la réduction de l'hétérogénéité à l'homogénéité est obtenue sur une base immanente grâce à l'intégration des niveaux qui se rapportent tous au questionnement du sens. En revanche, le problème est tout à fait différent quand, à partir d'une matière, l'intégration ne se rapporte pas à un même niveau de pertinence, autrement dit, quand le questionnement n'est plus celui du sens. Tel est, en définitive, le rapport de la sémiotique à la *physique* ou à la *neurobiologie*. Avec ces sciences supposées « dures », nous étudions bien sûr la *même matière*, mais nous n'étudions pas la *même substance*. En construisant leur angle d'attaque, les sciences *construisent leur substance* comme un niveau dans l'analyse d'une même matière. Pour cette raison la substance *physique* ou *neurobiologique* ne transcendent pas la forme de l'expression ou celle du contenu car l'angle de pertinence adopté par ces sciences n'est pas celui du sens.

Dans son rapport à ces sciences, la sémiotique semble ainsi devoir choisir entre deux voies : se cantonner dans un interprétativisme qui impose d'ignorer les convergences de plus en plus fortes avec les sciences dures – et par conséquent de ne rien pouvoir dire du soi-disant « réel » – ou, comme nous invitent depuis longtemps J. Petitot et J.-Cl. Coquet, basculer du côté inexploré et accepter par là l'ancrage du langage au réel et au corps propre. La question étant : y a-t-il une troisième voie, une voie de fuite immanente, pour repenser la relation entre la signification et la structure physique du monde et celle bio-physique du corps propre ? Y a-t-il une manière de repenser le rapport du langage au réel et au corps sans éluder la question du sens et donc sans en faire une question accessoire par rapport à une prétendue unité épistémologique des sciences ?³

Il faut d'abord observer que si le mot « structure » a connu des « fortunes alternes » dans le domaine des sciences humaines, ce même concept n'a en revanche pas été mis en cause dans les sciences dures. Des expressions telles que « la structure physique de la matière » ou « la structure dynamique des synapses » sont encore d'usage commun dans les sciences concernées. D'ailleurs, le titre du texte fondateur de la théorie des catastrophes, *Stabilité structurale et morphogénèse*, tout en évoquant la possibilité de sa dynamisation, contient bien l'adjectif dérivé par le mot *structure*. Dans son livre *La structure absente*, Eco avait dirigé contre cette même notion la critique symétrique et contraire au nominalisme avancé par Brandt, en attribuant la structure à la réalité. Pour Hjelmslev, comme plus tard pour Greimas, il faut introduire une distance par rapport aux attitudes nominaliste et réaliste car les univers physique et bio-physique constituent autant de *simulacres de la réalité* dans chaque domaine de recherche, et cela en tant que *représentations discursives* proposées par les disciplines scientifiques. D'ailleurs, ces simulacres de la réalité n'arrêtent pas de changer suivant les évolutions des instruments technologiques par lesquels nous interrogeons la matière physique ou cérébrale. Sans nier l'existence d'une réalité externe, cette constatation ne se contente pas seulement de supporter la vision *archéologique* de Foucault des formations discursives et scientifiques, mais un aperçu de l'histoire des sciences permet de constater combien cette représentation du réel ou de la nature (Latour 1991 et Descola 2005) a évolué dans le temps. La construction du réel n'étant, en définitive, que la construction de la substance d'analyse propre à chacune de ces sciences.

Comment alors une hypothèse immanente du sens pourrait-elle se rapprocher de la physique ou de la neurologie, et rendre compte des effets de correspondance entre la *structure physique du monde* et sa *perception* et entre la *représentation conceptuelle* et l'*activité locale du cerveau*⁴ ? Devons-nous fermer les yeux afin de dé-ontologiser, et surtout, comme le rappelait Latour dans *Nous n'avons jamais été modernes*, s'agira-t-il encore d'interprétations et de discours quand le trou dans la couche d'ozone commencera à produire ses effets réels sur le changement climatique de la planète ? Tôt ou tard, les conséquences du monde physique, par l'activité nuisible de l'homme ou par le développement des neurosciences, finira par enlever la dernière barrière et avec cette barrière s'affaibliront les dernières motivations pour justifier une telle fermeture. Et pourtant, nous avons l'impression que cet angle d'attaque soit le seul permis à la sémiotique.

D'autre part, nous entendons souvent que la spécificité sémiotique serait justifiée par l'*expressivité* du corps propre (Montanari). L'introduction

d'interfaces neuronales à lecture tomographique est le premier pas vers une expressivité qui n'a plus besoin de mouvements extéroceptifs du corps. Pensée au départ pour les paraplégiques extrêmes, dont le corps est incapable d'exprimer le moindre mouvement, ces *interfaces intéroceptives*, peuvent permettre l'exécution de commandes par voie mentale. Elles sont désormais une réalité destinée à une diffusion qui dépasse la niche d'usagers pour laquelle elles étaient prévues au départ⁵. La conséquence de leur usage est qu'il n'est plus nécessaire d'exprimer les signifiants par le corps et, par conséquent, l'action déclenchée se rapproche plutôt de l'émanation directe de la pensée sur le monde. La médiation expressive, devenue invisible, est en réalité confiée à l'interface qui, grâce à la lecture de l'activité cérébrale, fait suivre l'exécution de la commande. En dépassant la nécessité de l'expressivité et de l'activité extéroceptive du corps, la machine à lecture neuronale nous allège de fait de la production de toute *relation sémiotique*. On comprend alors l'importance des observations de B. Latour quand il imagine le dispositif corps-objet comme un seul actant double. Sans vouloir faire de la science par les prévisions sur le futur, mais en observant seulement les tendances des laboratoires, l'implantation de la mémoire et des souvenirs est l'autre direction expérimentale vers une dé-ontologisation de l'expérience : une preuve supplémentaire des bases bio-neurologiques où l'expérience devient un effet de mémoire. Dans les deux cas, bien que le second soit seulement une hypothèse expérimentale, le progrès scientifique et technologique est en train de modifier le lien que nous avons connu entre réalité et expérience. D'ailleurs, les réalités virtuelles nous procurent déjà des *expériences phénoménologiques* non générées par des *ontologies correspondantes*.

Même en restant ancrés à un réel plus conventionnel comme celui des réactions perceptives au monde externe, on voit bien que la sémiotique prend place entre les descriptions de ces deux structures : l'analyse de la matière mondaine et celle bio-chimique ou bio-neuronale du corps propre. Leur corrélation est pourtant moins évidente que ce qui apparaît d'un point de vue intuitif. L'attitude des chercheurs qui croisent ces domaines semble être parfois celle de réduire cette médiation et conclure, par la mise en parallèle des mondes physique et cérébral, en affirmant le haut degré de correspondance entre la structure du monde et la structure neuronale, supprimant ou réduisant au passage le rôle de *médiation* qui est spécifique à l'activité sémiotique du vivant. La découverte de « neurones miroirs » semble être d'ailleurs un argument en faveur de ce rapport direct entre structure de l'objet et structure cérébrale. Comme pour l'analyse distributionnelle de Bloomfield, une telle approche conduit à faire

l'économie de la question du sens, celui-ci devenant alors un résidu des deux sciences supposées dures. Pourtant quand les scientifiques s'interrogent sur le fonctionnement des neurones miroirs, ils doivent y reconnaître une finalité biologique par l'exécution d'un programme d'action. Si d'une part l'ouverture au réel est donc nécessaire, les positions visant à supprimer ou réduire la relation au sens et à l'interprétation réclament en revanche l'affirmation forte et ferme du rôle irremplaçable de la sémiotique dans la saisie du sens.

S'il faut donc se mettre à l'écoute des autres sciences, il ne faut pas oublier, en même temps, que ce niveau de pertinence, celui qui est propre aux sciences du langage, ne peut être confié ni à la physique ni à la neurobiologie ou à la logique du vivant, car la tâche de *décrire le sens* reste le niveau de pertinence de la description sémiotique. La physique ou la neurobiologie ne peuvent en aucun cas transcender ni déterminer cette couche épaisse et non transparente qui est le rapport au sens. Ces descriptions nous invitent plutôt à nous interroger sur la correspondance entre structures différentes, la question étant : « comment pouvons-nous expliquer le phénomène de correspondance à la réalité physique et cérébrale tout en défendant en même temps le principe d'immanence du sens ? ».

La transdisciplinarité, ce territoire *utopique* du croisement des disciplines, peut être repensée comme une mise en relation dans l'organisation des niveaux de la substance d'une même matière selon la diversité des structures immanentes qui la croisent. Il faudra en tout cas accepter le fait que les « sciences » se déclinent au pluriel, sans essayer toujours de les unifier dans une même épistémologie. Par ces correspondances, plutôt, nous pouvons parvenir à *diversifier les régimes de l'immanence*. Pour ce faire, il faudra commencer par interroger d'abord le fondement même de la définition de « structure », à savoir la notion de *dépendance*⁶. Au fond ce que nous jugeons immanent est un niveau d'organisation de la matière physique, biologique ou sociale.

1.3 *Immanence et hétérogénéité*

Une première proposition qui peut nous donner des indices sur la manière de diversifier les régimes de l'immanence provient des conclusions de l'essai de Claudio Paolucci. Comme nous le rappelle son auteur, Hjelmslev est le seul entre les structuralistes à avoir proposé une définition de « structure » en tant qu'« *entité autonome de dépendances internes* ». L'intervention se termine en proposant la définition d'« *entité autonome de dépendances internes et externes* ». Par cet élargissement, l'intention

est d'étendre le champ de l'immanence aux conditions externes du langage, suivant la direction indiquée par Fontanille, à savoir, par l'intégration des dépendances non homogènes. Avant de poursuivre ce dialogue avec les auteurs du numéro, il est pourtant nécessaire de proposer une reconstruction du concept de dépendance chez Hjelmslev car, comme on vient de l'observer, l'immanence est d'abord attribuée à une *structure*, soit-elle statique ou dynamique, ou de nature linguistique, physique ou neuronale.

Husserl était une des références philosophiques de Hjelmslev. Le linguiste danois le cite déjà dans son premier livre de 1928, *Principes de grammaire générale*. La notion de dépendance provient fort probablement de la seconde des *Recherches logiques* et traduit le mot allemand « *Abhängigkeit* »⁷. Le critère de l'homogénéité de la dépendance avait été introduit afin de partager l'*analyse* en tant que description conduite selon les dépendances homogènes de la *fragmentation* conduite par dépendances non-homogènes⁸. Pour tenir compte de ces dépendances, il ne suffit pas d'ajouter le mot « externes », il est indispensable plutôt d'élargir la définition de *dépendance*. Enfin, pour modifier la définition de « structure » et l'ouvrir réellement, il faudrait s'en prendre à l'*autonomie* car dans le cas de l'intégration des niveaux de pertinence – selon lesquels un objet d'étude peut connecter des discours, des objets et des pratiques – cette *autonomie* ne peut plus être attribuée *a priori*, mais seulement après la construction des dépendances qui interviennent dans l'*analyse* ou dans la *fragmentation* d'un objet d'étude. Seulement après la reconstruction de l'ensemble des dépendances reconnues à l'objet, soient-elles homogènes et/ou non-homogènes, nous pourrions affirmer l'autonomie de la structure. En définitive, la construction de l'objet d'étude, dans son mouvement ascendant ou descendant, s'achève quand nous reconnaissons son *indépendance* par rapport à d'autres conditions ou à d'autres objets. Ce qui nous conduit à affirmer que les conditions de possibilité d'un objet d'étude ne sont pas données *a priori*, mais reconstruites pour chaque objet d'analyse. Basso dans son article pose bien la question de l'hétérogénéité irréductible, mais il faut dire que cette réduction, comme toute identité, passe par l'épreuve de commutation, ramenant ainsi toute l'altérité à l'identité de la classe fonctionnelle. Deleuze disait qu'en nature il n'y a pas de répétition car chaque phénomène, relevant d'une singularité irréductible, est au fond hétérogène. La condition de l'hétérogénéité serait de fait insoluble. Pourtant, notre manière de connaître et de produire du sens passe d'abord par l'identité. Suivant sur le fond l'hypothèse de Greimas et poussant cette position aux extrêmes conséquences, Bordron nous propose l'intégration de l'hétérogénéité par l'unité de contenu dans

une approche qui vire vers des positions très proches des modèles cognitifs. Comment garder alors ce fond d'hétérogénéité susceptible de réapparaître derrière toute opération fictive d'homogénéisation ? Voici un point sur lequel il faut un supplément de réflexion à partir de la quête du *modèle logique* sous-jacent.

1.4 *Immanence et logique*

En dernière instance, la question de la déduction porte à nous interroger sur le rapport entre *immanence* et *logique*. Il reste alors à comprendre de quelle logique nous avons besoin pour intégrer l'hétérogénéité sans la réduire à la hiérarchie des classes⁹.

L'attitude logique a été critiquée à plusieurs reprises, notamment par Jean Petitot, et poursuivie plus récemment dans le débat avec Per Aage Brandt lors de nos échanges¹⁰. Et on pourrait ajouter que sur la même longueur d'onde se situe Jean-Claude Coquet dans son article sur l'immanence¹¹. Ces critiques nous conduisent encore une fois à opposer en quelque sorte Hjelmslev à lui-même. C'est-à-dire à distinguer la position *logique* des *Prolégomènes* de la position *sub-logique* que Hjelmslev propose dans *La catégorie des cas*. Autrement dit l'immanence s'enracine-t-elle dans une logique formelle ou dans une logique participative du vivant ? Nous croyons que, à plusieurs égards, cette dernière est en définitive la voie la plus proche de l'esprit sémiotique, capable, en même temps, de poursuivre la tradition immanente évoquée par Cassirer depuis Thalès jusqu'à la philosophie de Deleuze et Guattari. Une logique capable entre autres de relier la question du sens à la problématique de la régulation biologique : une ligne de fuite immanente qui, de *Biologie et connaissance* de Piaget, arrive à René Thom et à Jean Petitot et se poursuit dans l'éthologie humaine proposée par Ivan Darrault. Nous aurons l'occasion d'y revenir lors des conclusions car une telle logique commence par la double continuité participative présente dans les deux seuils, philo- et ontogénétiques, entre l'animal et l'humain et entre l'enfant et l'adulte, et capable aussi de saisir la distinction participative entre *comportements* et *pratiques*. Ces deux seuils graduels renvoient au comportement naturel réglé par schémas d'actions visant les prégnances *biologiques*, au comportement culturel, résultant du choix et de la détermination des valeurs *bio-sémantiques* des *concepts* ou des *idéaux*.

1.5 *Immanence et narration*

Sur la base des deux seuils qui délimitent le vivant humain se situe la grande recherche de Greimas articulant le sens et les structures narratives,

car les animaux évolués et les bébés ont en commun la logique des actions dans leur rapport aux prégnances biologiques visées, telles que la nourriture ou la survie.

Denis Bertrand a bien raison d'insister sur l'importance de la recherche narrative pour la logique même du vivant, car si nous pouvons traduire entre les langues c'est par l'universalisme immanent de la narration, capable de dépasser les contingences et la diversité de la structure de la phrase des différentes langues. Mais aussi, si nous pouvons montrer le fond continu de la signification chez le vivant, avant et après l'acquisition du langage, c'est encore grâce à l'enchaînement narratif des actions. Un tel modèle participe tant de la narration scientifique que de la logique – ou de la pré-logique (Lévi-Bruhl) – qui est propre au récit mythique.

1.6 Immanence et transcendance

Dans un texte très touchant, parce qu'empreint de nostalgie pour l'univers mythologique, Claude Zilberberg oppose l'*immanence* en tant que résultat d'une « opération de tri » à la *transcendance* qui est le résultat d'une « opération de mélange ». La première s'appuie sur des *valeurs d'absolu* par rapport à la seconde qui s'appuie sur des *valeurs d'univers*. Suivant les propositions de *Langage et mythe* de Cassirer, il oppose alors l'immanence à la transcendance du divin en revenant sur la ligne de démarcation qui a donné origine à ce partage. À un monde sans illusions par un excès d'immanence et par conséquent plongé dans l'an affectivité grâce à l'opération de démythisation, l'auteur rappelle l'intensité de la surprise ainsi que l'affectivité propre du mythe. Ce n'est pas un hasard s'il commence cette réflexion par la référence à la *Catégorie des cas*. Dans ce livre, Hjelmslev appelle « pensée pré-logique » le modèle que Zilberberg attribue au *mélange*, et il nous semble qu'il serait aussi d'accord pour réserver l'appellation de *tri* à la *pensée logique*. Le premier, faisant recours aux oppositions participatives selon le modèle (A vs $A+B$), ne partageant pas l'objet mais le divisant par réseaux de relations ; l'autre, opérant par oppositions *privatives* (A vs $non-A$), aboutissant en revanche à la séparation nette par hiérarchies et classes.

La mentalité primitive de Lévi-Bruhl, source de la réflexion de Hjelmslev sur les oppositions participatives, est plus proche donc du *mélange*, tandis que l'explication rationnelle se fonde sur la loi du tiers exclu selon le principe de non-contradiction proposé déjà par Aristote dans l'*Organon*. Hjelmslev termine la *Catégorie des cas* en observant que le langage recourt en même temps aux deux modalités de pensée et appelle à la recomposition dans ce qu'il appelle le *système sub-logique*. La

pensée se sert, en même temps, *des deux opérations*: le *tri* et le *mélange*. Pour Hjelmslev, la pensée de l'immanence intègre les deux opérations car le *système sub-logique* n'exclut pas la pensée participative mais lui offre plutôt la base commune pour pouvoir la penser. Dans ce sens *La catégorie des cas* propose une conciliation entre l'immanence et la transcendance sur une base proche de la logique du vivant, à la fois affective et rationnelle¹².

Dans son essai, Marion Colas-Blaise évoque la position de J-Cl. Coquet. Dans son texte sur l'immanence, l'auteur avance ses critiques de Hjelmslev en partageant les positions de Brøndal et Benveniste. Dans un texte moins connu, *Le système sub-logique des prépositions en latin*, Émile Benveniste accorde pourtant une place particulière à *La catégorie des cas*. Il écrit :

Dans son important ouvrage sur *La catégorie des cas* (chap. I, p. 127 sq.) M. Louis Hjelmslev a posé les grandes lignes du système sub-logique qui sous-tend la distinction des cas en général et qui permet de construire l'ensemble des relations casuelles d'un état idiosynchrone. Ce système sub-logique comporte trois dimensions, chacune d'elles étant susceptible de plusieurs modalités: 1) direction (rapprochement-éloignement) ; 2) cohérence-incohérence ; 3) subjectivité-objectivité. » (Benveniste 1949: 177)

Il est plutôt étonnant d'observer que Benveniste adopte précisément l'organisation du système sub-logique proposée par Hjelmslev. L'essai se termine en effet par un hommage à Hjelmslev en écrivant « [...] une nouvelle technique de la description est nécessaire et devient possible, pour restituer la structure de chacune des prépositions et intégrer ces structures dans un système général » (*Ibid.*, p. 184). Cela nous laisse conclure que Benveniste ne s'opposait pas à cette logique participative car il l'avait adoptée lui-même pour décrire et intégrer les prépositions du latin en les ordonnant dans un système sub-logique.

1.7 *Immanence et passions*

À partir de cette dernière considération, on pourrait mettre en parallèle les modèles sub-logique et neuro-cognitif pour trouver des isomorphismes entre ces domaines de l'immanence et souligner que les opérations de *tri* et de *mélange* – la pensée pré-logique et celle logique – trouvent leur *domaine* de correspondance dans la distinction entre respectivement l'activité *hormonale* et l'activité *neuronale*. L'hypothèse de Jean-Didier Vincent est que le cerveau, plus qu'un terminal électrique de synapses, est aussi une glande qui sécrète des endorphines en fonction de la réaction du

corps à l'expérience. Cette observation fait basculer toute discussion sur la perception et ouvre d'autres perspectives dans les niveaux de la matière cérébrale (cf. Vincent 1986). Le cerveau serait un environnement humide et de mélange et non seulement électrique et de tri. Dans l'expérience perceptive de la douleur, quand un récepteur périphérique est stimulé par pression ou par chaleur excessives, la réaction du cerveau est de produire des endorphines pour réduire la douleur. Bien que la découverte des neurones miroirs a augmenté la possibilité d'une mise en relation directe entre la perception et la structure neuronale par la prédisposition du cerveau à imiter ou à saisir un mouvement externe, les théoriciens recourent le plus souvent à des exemples mobilisant l'empathie. Il faudra alors se questionner si l'existence d'hormones-miroirs ne s'accompagnerait pas d'un investissement passionnel qui déterminerait une prédisposition affective à l'imitation dans les phénomènes d'empathie. Au fond il s'agit de tirer les conséquences des mêmes propositions de R. Thom qui considère les formes *saillantes* – celles mobilisées par les neurones miroirs dans l'imitation – comme étant aptes à recevoir l'investissement biologique des *prégnances hormonales*.

En continuité d'ailleurs avec la problématique humorale, mais dans un angle d'attaque sémiotique, la question de l'immanence du sensible, à la fois humorale et susceptible d'investissements dans les figures du monde, revient dans la lecture que Luisa Ruiz Moreno fait d'un passage de *l'Imperfection* de Greimas. En continuité avec la lecture de Deleuze, l'essai propose de considérer le *désir* en tant que plan d'immanence.

1.8 Immanence, stratégies et styles de vie

Il faut conclure que, au-delà des lignes de force que nous venons de reconstruire, l'immanence semble prise, à niveau supérieur, entre la dimension *épistémologique* du métalangage et celle des *opérations* dans les procédures.

L'intervention de J. Fontanille nous porte à considérer l'immanence comme une *stratégie*. Il fait de l'immanence à la fois un critère *épistémologique*, une attitude *méthodologique* et, enfin, un *style de vie*. Cette ligne de fuite commencée par la philosophie grecque, et poursuivie par celle de Spinoza et Nietzsche, est celle reprise par Foucault, dans la microphysique du pouvoir, et par Deleuze et Guattari dans l'anti-Œdipe, à savoir celle qui n'accepte pas la position transcendante du Destinateur. Deleuze n'a pas arrêté de défendre l'immanence. Comme Don Juan et son impossibilité à se repentir, il n'a cessé de répéter, jusqu'à la fin de ses jours, que la *structure*, la *variation* et les *agencements collectifs d'énonciation* se situent dans

l'immanence. Une telle défense est surprenante dans ses écrits parce qu'elle précède l'introduction de ces mêmes problématiques en sémiotique sans jamais déroger à l'immanence. Dans son dernier essai « L'immanence : une vie... », Deleuze anticipe encore la direction à venir de la sémiotique, en posant la vie même comme l'*immanence de l'immanence*.

1.9 *Immanence et manifestation ; immanence et modes d'existence*

Une solution à la critique de Paolucci sur l'opposition immanence/manifestation arrive indirectement par la proposition d'Óscar Quezada Macchiavelo et Desiderio Blanco. Ils nous invitent à considérer cette opposition comme une variété de *modes d'existence*.

La voie indiquée par les auteurs passe de fait par une investigation *des modes d'existence* pour conclure que, lors d'un procès de signification, l'immanence se trouve prise dans la tension vers la manifestation, mais en effet elle ne s'oppose pas à cette dernière car la manifestation n'est rien d'autre que le mode d'existence *réalisé* de l'immanence. Et l'article nous propose de décliner par conséquent les modes d'existence selon l'état virtuel, actuel, potentiel et réalisé (Zinna 2013). Dans le schéma en boucle qui résume le circuit de la manifestation, il faudrait aussi laisser la possibilité de changer de sens à la direction de la flèche afin de rendre compte de la position interprétative immanente propre à la sémantique de Rastier. On pourrait alors montrer que l'opposition entre théories génératives et interprétatives qui se réclament elles aussi de l'immanence tient au parcours entre les modes d'existence : le premier allant du virtuel à la réalisation et le second commençant par potentialiser le réalisé tout en proposant par la suite le tri entre sèmes actualisés et virtualisés.

2. Principe, plan, niveau, champ, stratégie, domaine et horizon

Dans son article, Jean-François Bordron se questionne sur la terminologie qui spécifie l'immanence par les combinaisons paralexématiques les plus récurrentes. Nous pouvons alors reparcourir les qualifications parues dans les trois volumes et enregistrer, selon les cas, l'usage hjelmslévien de *principe d'immanence* (Basso, Bertorello, Bertrand, Bezerra et Lopes, Bordron, Dondero, Fontanille, Majerska, Montanari, Le Guern, Paolucci, Zinna), *plan d'immanence* (Basso, Bordron, Dondero, Fontanille, Majerska, Montanari, Quezada et Blanco, Ruiz-Moreno), *niveau d'immanence* (Dondero et Zinna citant Fontanille de *Pratiques Sémiotiques*), *mode d'immanence* (Quezada et Blanco), *champ d'immanence* (Bordron), *domaine d'immanence*

(Bordron, Fontanille), *pensée de l'immanence* (Montanari) et *horizon d'immanence* (Bordron).

Après avoir pris connaissance des lignes de force du débat, nous avançons une diversification qui vise à rendre compte de la nouvelle articulation du champ problématique de l'immanence :

- i) *principe d'immanence* : condition qui impose de conduire l'analyse des invariants vers les variantes et selon lequel à l'analyse de la forme suit l'analyse de la substance suivant une homogénéité des dépendances ;
- ii) *plan d'immanence* : condition de l'analyse sémiotique par la description métalinguistique (la description, conduite par dépendances, relevant du constructivisme plutôt que du réalisme ou du nominalisme) ;
- iii) *niveaux d'immanence* (parfois *plans d'immanence* au pluriel) : condition de transition ascendante ou descendante entre plans d'immanence à partir du dépassement du critère d'homogénéité de la dépendance ;
- iv) *mode d'immanence* : condition de la transition passant du mode *virtuel-actualisé* de l'immanence à la réalisation dans la manifestation ;
- v) *stratégies d'immanence* : condition *opérative* de l'immanence caractérisant (une méthode, un modèle politique, une organisation sociale ou un style de vie) ;
- vi) *champ d'immanence* : condition de partage propre aux sciences humaines ;
- vii) *domaines d'immanence* : condition de possibilité d'isomorphisme entre structures distinctes (par exemple entre sémiotique et sciences dures).

En conclusion, nous pouvons garder l'expression *horizon immanent* (parfois appelée aussi *pensée de l'immanence*) pour indiquer la ligne de fuite qui, comme une vague, enrôle les sciences sociales et les sciences dures. La causalité immanente, se dégageant de la pensée grecque, vise à dépasser l'explication des phénomènes par causalité émanative et les stratégies transcendantales. Reprenant la formule proposée par Denis Bertrand, nous pourrions alors nous référer à ces distinctions terminologiques en les considérant comme autant de *régimes de l'immanence*.

2.1 *Sur le mythe projectif des sciences*

Le destin des sciences est de garder le mot « transcendant » non plus pour toute explication émanative (dans la forme divine imaginée par Spinoza, magique par Mauss ou, enfin, mythique par Lévy-Bruhl et Lévi-Strauss), mais pour tout ce qui n'a pas encore trouvé d'explication. La condition même des sciences étant d'agir sur cette ligne temporelle qui partage ce que nous connaissons et ce qui nous est inconnu : cette ligne en mouvement

sépare l'*explicable* de ce qui n'a pas encore été *expliqué*. Selon Cl. Levi-Strauss, les récits mythiques constitueraient une réponse à ce qui, aux yeux d'une culture, se présente comme inexplicable, car un même phénomène y reçoit deux réponses contraires. Ne pouvant pas choisir entre ces alternatives, le mythe affirme une double vérité. Par rapport à la « religion de la Nature » (Descola), qui propose le modèle unifiant des sciences, les récits mythiques sont des explications soumises à la fragmentation propre des cultures. Comme les récits étudiés par les anthropologues, la pratique de la recherche et les narrations scientifiques, dans leur mouvement d'adéquation à l'objet de connaissance, visent des narrations explicatives du corps, du langage ou de l'univers par des récits de fondation. Le récit qui nous est proposé par les savoirs scientifiques visant, selon le cas, le général ou l'universel dépasse le relativisme culturel mais, en même temps, s'il n'est pas fragmenté par la géographie des cultures, il l'est par les champs et les domaines du savoir qui empêchent, par leur fragmentation même, toute synthèse totalisante. La seule condition unitaire des sciences ne s'appuie pas sur l'épistémologie, mais sur une tentative de synthèse immanente. Le mythe projectif des sciences relève alors de ce qui, au départ, se présente comme inconnu, et pour cette raison transcendant.

Dans la recherche scientifique, ce transcendant inconnu est, en définitive, l'horizon vers lequel *pointe* la ligne de fuite immanente quand les chercheurs questionnent ces zones du savoir qu'eux-mêmes jugent insuffisamment connues ou inconnues tout court. Bien que la contrainte temporelle nous oblige à regarder cet horizon par le présent, un regard archéologique, voire rétrospectif, nous montre combien d'inconnus transcendants ont changé de signe en trouvant leur synthèse immanente, et combien d'interrogations, n'ayant pas encore trouvé de réponse, sollicitent la recherche intensive sur un plan d'immanence ou en croisant les *champs* et les *domaines d'immanence*. Ce que nous appelons « goût » ou « plaisir » de la recherche ne serait pas trop étranger à ce mythe projectif des sciences qui partagent, avec les narrations étudiées par les anthropologues, la quête ou le désir de réponses.

Notes

- 1 L'invitation adressée aux chercheurs qui, à plusieurs reprises, avaient formulé ces critiques, n'ayant pas eu de suite.
- 2 L'auteur en résumé de façon efficace les raisons et pose une autre interrogation aux conditions immanentes concernant l'acquisition graduelle du sens et du langage dans le *vivant humain*. Il nous rappelle d'ailleurs qu'une autre vision de l'immanence structurale était déjà présente dans la conception des mythes selon

- Lévi-Strauss, une approche dynamique et diachronique. L'immanence dynamique est d'ailleurs commune à Lévi-Strauss, Foucault, Thom et Petitot. La recherche sur les formations sémiotiques étant aussi un projet d'archéologie pour une sémiotique dynamique (cf. ZINNA 2012).
- 3 Jean-Claude Coquet est l'auteur de « Réalité et principe d'immanence », un texte très critique envers l'immanentisme car, à partir des positions de Benveniste et Brøndal, il s'attaque aux fondements hjelmsléviens de la théorie de Greimas. Le texte est consultable à l'adresse: <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1991_num_25_103_1605>.
 - 4 Reste bien évidemment le problème de savoir si la localisation est lexicale ou seulement phrastique.
 - 5 Par la vitesse d'exécution qu'elles rendent possible, un des domaines d'utilisation est bien évidemment celui des applications militaires.
 - 6 Ce concept est classé parmi les *indéfinissables* de la théorie de Hjelmslev.
 - 7 Dans le premier chapitre intitulé « La distinction entre objets *indépendants* et *non-indépendants* », Husserl ajoute une première modulation par l'introduction de l'indépendance et la non-indépendance *relatives*. Dans le second chapitre « Idées pour une théorie des formes pures des totalités et des parties », Husserl introduit aussi les critères de *bilatéralité* et *unilatéralité*. La dépendance husserlienne, à ma connaissance, ne présente pas en revanche de distinction entre dépendances *homogènes* et *non-homogènes* et surtout ne distingue pas entre *variables* et *constantes*. Hjelmslev efface aussi la gradation et introduit deux critères supplémentaires par rapport à Husserl: d'une part le critère de l'homogénéité et de l'autre la distinction entre *fonctions constantes* et *variables* (« fonction » étant le nom synthétique attribué aux dépendances homogènes). À ce point, le passage à la vision logique de la dépendance est une conséquence directe: les *interdépendances* étant définies comme des rapports bilatéraux entre deux constantes (c/c); les *déterminations* comme des relations unilatérales entre constante et variable (c/v) et enfin les *autonomies* comme des dépendances entre variables (v/v). Toutes ces modulations étant, en même temps, des articulations de dépendances homogènes car elles s'enregistrent dans la même structure. On voit bien que, par le biais de ces définitions, l'unité envisagée sur base logique devient maintenant possible et, en effet, dans *La stratification du langage*, Hjelmslev lui-même arrivera à établir des relations de détermination entre les niveaux de la substance sémiotique
 - 8 La notion même de *fragmentation* provient, d'ailleurs, elle aussi, de la seconde recherche logique.
 - 9 Nous savons que le chemin visant l'unité des sciences, proposé par Carnap et poursuivi par Hjelmslev, se voulait être un parcours d'*intégration* sur base logique: on peut se demander pourtant si cette intégration est encore *immanente* ou si plutôt elle ne serait pas un effet obtenu par l'universalisme visé par des termes tels que *classe*, *composant*, *dérivé* ou *hiérarchie*. En définitive une telle intégration était poursuivie par l'introduction d'une couche *terminologique* de dérivation *logique*. Un excès de confiance, au fond, dans le pouvoir unificateur du langage par rapport aux sciences.
 - 10 Voir « Introduction à Les raisons de l'immanence », note 1, p. 12.
 - 11 Cf. COQUET (1991). Enfin, une critique semblable avait été avancée par moi-même, en indiquant comme abusive l'introduction logique, car elle introduit des incohérences dans la théorie de Hjelmslev. Prenant de la distance par rapport à une telle épistémologie, j'avais indiqué à plusieurs reprises les apories vers lesquelles conduit cette approche.
 - 12 Cette distinction entre système pré-logique et logique disparaît en revanche dans les *Prolegomènes*, pour cette raison l'identification de la pensée de l'auteur à ce livre reste, en tout cas, très réductrice.

Bibliographie

BENVENISTE, ÉMILE

(1949) « Le système sublogique des prépositions en latin », *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, vol. 5, "Recherches structurales", p. 132-139.

COQUET, JEAN-CLAUDE

(1991) « Réalité et principe d'immanence », *Langages*, n° 103, p. 23-35.

DESCOLA, PHILIPPE

(2005) *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.

LATOUR, BRUNO

(1991) *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte.

SAUVAGNARGUES, ANNE

(2008) *Deleuze, l'empirisme transcendantal*, Paris, PUF, coll. « Philosophie d'aujourd'hui ».

VINCENT, JEAN-DIDIER

(1986) *La Biologie des passions*, Paris, Odile Jacob.

ZINNA, ALESSANDRO

(2012) « Les formations sémiotiques », *Versus*, n° 114, Milan, Bompiani.

(2013) « L'épistémologie de Hjelmslev: Entre métalangage et opérations », *Signata*, n°4, "Que peut le métalangage ?". Liège, p. 129-155, disponible sur:
<<http://journals.openedition.org/signata/676>>.